

Un flux de tristesse

La critique de Marie-Xoëlle Tranchant

Le Figaro, 19 mars 2003

Qu'est-ce qui empêchait de traduire tout simplement *The Hours* par *Les Heures* ? Une fois de plus, on regrettera qu'on ne sait quelle paresse, quel snobisme, ou quel obscur calcul commercial (?), nous prive d'un titre français si évident et si évocateur. Donc, les heures. « Toutes blessent, la dernière tue », lisait-on jadis sur les horloges. On ne saurait trouver meilleure épigraphe au film que Stephen Daldry a tiré du roman de Michael Cunningham. Sa matière est la tristesse, l'insondable tristesse dépressive, glauque et liquide comme les eaux qui englobent un jour Virginia Woolf. Une tristesse qui se répand à travers le montage fluide des trois histoires remarquablement perméables qui composent *Les Heures*.

En 1923, aux environs de Londres, au début des années 20, Virginia Woolf (Nicole Kidman) écrit *Mrs Dalloway* en ne résistant plus qu'à peine à l'abatement mortel qui l'envahit :

« Tout m'a quitté, excepté la certitude de la bonté », dira-t-elle mystérieusement à la fin.

A Los Angeles, dans les années 50, une jolie jeune femme américaine, Laura Brown (Julianne Moore), lit *Mrs Dalloway* et y trouve une troublante résonance avec son désespoir inavoué. « Peut-être parce qu'elle a tant d'assurance, tout le monde croit qu'elle va bien », résume-t-elle à une amie. Laura confie à une baby-sitter son jeune fils Bill, hurlant de la quitter, et part seule vers son destin, avec *Mrs Dalloway*. A New York, en 2001, Clarissa Vaughan (Meryl Streep) commence sa journée à la manière de Mrs Dalloway. Elle prépare une fête en l'honneur de son ami Richard (Ed Harris), poète atteint du sida. Trop tard. Rien ne peut plus le reconforter. Richard, c'était le petit garçon que Laura a abandonné. Avant même de souffrir du sida, il était inguérissable.

Toutes ces solitudes désemparées se succèdent dans le temps, mais se superposent et s'interpénètrent dans le film, finement tramé pour confondre les trois récits en un flot multiple de sensations « woolfiennes », et en un flux unique de tristesse poignante. Les scènes de suicide sont terribles, le climat profondément dépressif. Avec des comédiens magnifiques, notamment Nicole Kidman et Ed Harris, qui sont d'impressionnants concentrés de souffrance, Stephen Daldry joue sur la corde noire de l'hypersensibilité. Mieux vaut être robuste.